

LA  
SÉLECTION

Nouvelle inédite

LE   
PRINCE

KIERA CASS





*Collection dirigée par Glenn Tavenec*

## L'AUTEUR

Née en 1981 en Caroline du Sud, Kiera Cass est une auteure comblée. Grande fan de littérature jeunes adultes, elle vit un réel conte de fées depuis que son éditrice chez HarperCollins est tombée amoureuse de sa trilogie dystopique : *La Sélection*. L'adaptation en série TV de la trilogie est en cours de réalisation, par Warner Bros et les productrices de *The Vampire Diaries* !

## LA TRILOGIE *LA SÉLECTION*

*La Sélection*

Tome 1

*L'Élite*

Tome 2

Tome 3 à paraître

en avril 2014

KIERA CASS

LE PRINCE

*traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Madeleine Nasalik*



« Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur et strictement réservée à l’usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Titre original : THE PRINCE

© Kiera Cass, 2013

Traduction française : © Éditions Robert Laffont, S.A.,  
Paris, 2013

ISBN 978-2-221-13822-9

(édition originale : ISBN : 978-0-062-24816-9)  
HarperCollins Children’s Books, a division of  
HarperCollins Publishers Ltd., New York

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)*

## 1.

**J**e fais les cent pas, tentant d'évacuer la nervosité qui me paralyse. À l'époque où la Sélection n'était qu'un point à l'horizon – une perspective lointaine –, cela m'électrisait. Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui, je ne sais plus. Je ne sais plus où j'en suis.

Le recensement a été effectué, les données sont épluchées par nos meilleurs analystes. Le personnel a été assigné à ses nouvelles tâches, les couturières travaillent sans relâche, les chambres attendent leurs nouvelles occupantes. Le palais est en ébullition.

Pour les prétendantes, la Sélection a démarré une fois rempli le formulaire de candidature – et nous allons recevoir des dizaines de milliers de formulaires. Pour moi, elle commence dès ce soir.

Car ce soir, je fête mes dix-neuf ans. Et, à dix-neuf ans, j'entre dans le club des célibataires hautement convoités.

Je rajuste ma cravate dans le miroir. Ce soir, des millions d'yeux vont être posés sur moi, et je dois me montrer digne de mon rang. Convaincu par l'image que me renvoie la glace, je quitte ma chambre et gagne le bureau de mon père, saluant de la tête conseillers et gardes

lorsque je les croise dans le couloir. Difficile d'imaginer que, dans moins de quinze jours, cet endroit sera envahi par des hordes de jeunes filles surexcitées. Je frappe à la porte avec énergie, comme me l'a ordonné Père. Tout lui sert de prétexte pour me faire la leçon.

*Frappe à la porte avec fermeté, Maxon.*

*Arrête de tourner comme un hamster en cage, Maxon.*

*Sois plus rapide, plus malin, plus habile, Maxon.*

— Entrez.

J'ouvre la porte, et mon père détache un instant son regard de la glace pour me toiser.

— Ah, te voilà enfin. Ta mère ne va pas tarder. Prêt ?

— Prêt.

Que répondre d'autre ? Père s'approche de moi et dépose un petit paquet sur son bureau.

— Joyeux anniversaire.

Ôtant le papier argenté, je découvre un écrin de couleur noire. À l'intérieur, des boutons de manchette. Père doit être trop absorbé par sa fonction pour se souvenir qu'il m'a offert des boutons de manchette à Noël. Peut-être est-ce un rite de passage ? Moi aussi, peut-être, un jour, j'offrirai le même cadeau deux fois de suite à mon propre fils. Pour cela, il faut d'abord que je prenne femme.

Ma femme. Je fais rouler ces mots sur ma langue sans oser les prononcer à voix haute. Ils ne font pas encore partie de mon vocabulaire.

— Merci, Père. Je vais les mettre tout de suite.

— Il faut que tu sois irréprochable, ce soir. La Sélection va occuper tous les esprits.

— Le mien aussi, dis-je avec un sourire contraint tout en fixant les boutons de manchette.

J'hésite un instant à lui confier mes doutes, mes interrogations. Père a traversé la même épreuve, après tout, en son temps. Lui aussi a dû douter, se poser des questions.

— Ne pars pas défaitiste, Maxon. C'est censé être une expérience exaltante.

— J'en ai pleinement conscience, Père. Ce qui me frappe, c'est la rapidité avec laquelle tout cela me tombe dessus.

— De quelle rapidité parles-tu ? ricane mon père. Voilà des années que j'œuvre en sous-main pour que tout se déroule sans accroc.

— En sous-main ? Que voulez-vous dire ?

C'est à cet instant que la porte s'ouvre pour laisser entrer ma mère. Père lui présente un visage rayonnant.

— Amberly, vous êtes resplendissante.

Mère lui offre l'un de ces sourires dont elle a le secret, entre fierté et modestie, puis elle l'enlace.

— Pas au point de vous aveugler, j'espère. Je ne suis pas la tête d'affiche ce soir.

Elle se détache de Père et me serre contre elle.

— Bon anniversaire, cher enfant.

— Merci, Mère.

— Pour ce qui est de ton cadeau, il va falloir être



patient. Tout le monde est prêt ?

— Il semblerait, oui.

Père lui présente son bras, elle l'accepte. Je leur emboîte le pas, marchant dans leur ombre. Comme d'habitude.

— L'attente est encore longue, Votre Majesté ? demande un journaliste.

Sous les lumières des projecteurs, je sue à grosses gouttes.

— Le tirage au sort est effectué ce vendredi, les Sélectionnées arriveront au palais le vendredi suivant.

— Nerveux, Votre Altesse ? s'enquiert une voix que je ne reconnais pas.

— À l'idée d'épouser une jeune fille qui m'est totalement étrangère ? Vous me connaissez mal.

J'adresse un clin d'œil au vide et entends s'esclaffer des personnes que je n'arrive pas à distinguer.

— Cela ne vous angoisse pas du tout ?

— Pas le moins du monde.

— Nous savons que vous ferez le bon choix, Majesté.

Le flash d'un appareil photo m'aveugle.

— Par ici, Majesté ! Par ici !

— Ne parlez pas trop vite. Une jeune femme qui accepterait de partager sa vie avec moi ne saurait être tout à fait saine d'esprit.

Nouveaux éclats de rire. Le moment me paraît idéal pour tirer ma révérence. Je préfère conclure mes conférences de presse sur une note d'humour.

— Pardonnez-moi, messieurs les journalistes, des proches sont venus nous rendre visite et je ne voudrais pas leur paraître impoli.

Tournant le dos aux caméras et aux micros, je prends une profonde inspiration. Voici le début d'une soirée qui promet d'être catastrophique.

Je parcours la Salle d'Apparat d'un regard circulaire, admirant les tables du banquet recouvertes de nappes bleu nuit, les lustres qui brillent de mille feux... Aucun moyen de m'échapper. Les invités d'un côté, de l'autre des journalistes en embuscade. Ce n'est pas ce soir que je vais pouvoir jouir d'un minimum de tranquillité. Même si cette fête est donnée en mon honneur, personne ne m'a consulté.

À peine ai-je réussi à me dégager des griffes des journalistes que le bras de mon père s'abat sur mes épaules. Je me raidis.

— Souris, m'ordonne-t-il en marmonnant, et j'affiche mon plus beau sourire tandis qu'il salue des invités éminents.

Mon regard croise celui de Daphne, qui a traversé l'océan en compagnie de son père, le roi de France. Le hasard a voulu que mon anniversaire coïncide avec la signature d'un traité commercial entre nos deux pays. Nos chemins se sont croisés régulièrement ces dernières années, et c'est sans aucun doute la seule personne, en dehors des membres de ma famille, que je considère comme proche. Cela me fait immensément plaisir de voir

un visage familier.

Je la salue d'un geste, elle lève sa coupe de champagne.

— Mets tes sarcasmes en sourdine quand tu réponds aux journalistes, ajoute Père entre ses dents. Tu es prince. Comporte-toi en prince.

Sa main me broie littéralement l'épaule.

— Désolé, Père. C'est une fête, et je me suis dit...

— Réfléchis avant de parler. Et j'espère qu'avant l'enregistrement du *Bulletin*, tu recouvreras ton sérieux.

— Ne vous inquiétez pas, Père. Je me suis oublié un instant. Ça n'arrivera plus.

Il me lâche l'épaule et porte sa coupe à ses lèvres.

— Cela t'arrive un peu trop fréquemment.

Je jette un regard agacé à Daphne et lève les yeux au plafond, ce qui la fait rire, car elle connaît par cœur ce que j'éprouve en ce moment même. Père suit mon regard.

— Toujours aussi charmante, cette Daphne, lance-t-il. Dommage qu'elle n'ait pas le droit de participer au tirage au sort.

— Charmante, c'est le mot. Mais elle m'a toujours laissé indifférent.

— Tant mieux. Tu aurais fait preuve d'une stupidité sans nom, comme à ton habitude.

Je fais mine d'ignorer sa critique.

— De plus, il me tarde de rencontrer les Sélectionnées.

— Il est grand temps que tu prennes des décisions, Maxon. Sans commettre d'erreurs. Tu dois me trouver un peu trop sévère, mais il convient que tu saisisse l'importance de ta position.

Je réprime un soupir. *J'ai bien essayé de faire des choix, Père. C'est juste que vous ne me faites pas confiance.*

— Vous vous faites trop de souci, Père. Je prends la Sélection très au sérieux.

— Cela implique plus que de trouver une épouse avec laquelle tu as des affinités. Beaucoup plus. Toi et Daphne, par exemple. Vous êtes très amis, mais ce serait un formidable gâchis.

À nouveau, je me compose un masque. Rendu mal à l'aise par la tournure que prend la conversation, je fourre mes mains dans mes poches.

— Je vais saluer les invités.

D'un geste, Père me congédie, concentré sur son verre, et je lui fausse compagnie. J'ai beau réfléchir, je ne comprends pas où il veut en venir. Il n'a rien à gagner à manquer de respect à Daphne, comme il l'a fait, alors qu'elle ne participe pas à la Sélection.

La fête bat son plein. Certains invités me confient qu'Illéa attend l'arrivée d'une nouvelle princesse avec impatience... Leur énergie déferle sur moi à la façon d'un raz-de-marée qui menace de m'engloutir.

Je distribue les poignées de main et j'accepte des cadeaux superflus, je pose quelques questions, en toute discrétion, à un photographe qui utilise un objectif qui m'intrigue et je donne l'accolade à des cousins, des amis, de parfaits étrangers.

Enfin, me voici seul un instant. Mon regard trouve à

nouveau Daphne, qui entreprend de se frayer un chemin parmi les convives pour me rejoindre. J'aurais aimé bavarder quelques instants avec elle, mais cela va devoir attendre.

— Tu t'amuses bien ? me demande ma mère en se plantant devant moi.

Elle défroisse les pans de ma veste avec un doux sourire.

— Est-ce que je donne l'impression de m'amuser ?

— Oui.

— C'est tout ce qui compte.

— Viens avec moi une petite seconde.

Je lui offre mon bras, qu'elle accepte volontiers, et nous quittons la salle sous le crépitement des flashes.

— Peut-on prévoir quelque chose de plus modeste l'année prochaine, Mère ?

— Ne te fais pas trop d'illusions. À ce moment-là, tu seras certainement marié. Ton épouse réclamera sûrement une fête fastueuse pour votre première année de vie commune.

— Rien ne dit qu'elle ne préférera pas quelque chose de plus modeste.

— Permets-moi de te contredire, mon cœur, mais une jeune femme qui se porte candidate à la Sélection cherche à échapper à la modestie de son quotidien.

— C'est ce qui t'a poussée à y participer, toi aussi ?

Elle se tourne vers moi, les traits animés d'une expression bienveillante.

— J'étais subjuguée par le visage que je voyais à la

télévision. Je rêvais de ton père de la même façon que des milliers de jeunes filles rêvent de toi.

Je me transporte dans le passé. Ma mère n'est encore qu'une jeune fille rêveuse coiffée de tresses qui habite Honduragua ; elle vrille sur l'écran du téléviseur un regard ardent et pousse un soupir énamouré chaque fois que mon père prend la parole.

— Toutes les jeunes filles rêvent un jour ou l'autre de devenir princesse, ajoute-t-elle. Porter de belles robes, des bijoux... C'est ce qui me trottait dans la tête la semaine qui a précédé le tirage au sort. Des fantasmes immatures. J'étais loin de me douter que la couronne exigeait des sacrifices constants, qu'elle me forcerait à subir une pression très forte, à tirer un trait sur mon intimité. En même temps, être mariée à un homme aussi exceptionnel que ton père, puis devenir mère, ce sont des rêves devenus réalité.

Voyant des larmes perler au coin de ses yeux, je m'empresse de détourner la conversation.

— Vous n'avez donc aucun regret ?

— Aucun. La Sélection a changé radicalement ma vie. Et c'est de cela que je veux te parler.

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

— J'étais une Quatre. J'avais un emploi à l'usine. Mes doigts étaient abîmés par le travail à la chaîne, mes ongles noirs de crasse, explique-t-elle en me présentant ses mains diaphanes. Je n'avais pas d'amis, pas de statut social, rien qui aurait pu me distinguer... et pourtant, me voici.

Je ne vois toujours pas où nous mène cette conversation.

— Maxon, c'est mon cadeau d'anniversaire. Je te promets de faire de mon mieux pour considérer les candidates à travers tes yeux. Pas les yeux d'une reine, ni ceux d'une mère, mais tes yeux à toi. Même si la jeune fille que tu choisis appartient à une caste inférieure, même si certains la jugent sans valeur, c'est ton avis qui prévaudra. Et tu auras tout mon soutien.

— Père n'a pas eu droit à ce genre de conseils ? Vous non plus ?

— Chaque Sélectionnée aura ses qualités et ses défauts. Des personnes vont se focaliser sur les défauts, d'autres sur les qualités, et tu auras le plus grand mal à comprendre leur étroitesse de vue. Mais je serai là, à tes côtés, quelle que soit ta décision.

— Vous avez toujours été à mes côtés.

— C'est vrai. Pourtant je sais que je vais devoir m'effacer devant une autre, et c'est normal. Mais l'amour que je te porte ne changera pas d'un iota, Maxon.

— Cela vaut aussi pour moi, dis-je avec toute la sincérité dont je suis capable.

— Je le sais.

Tandis que nous rejoignons les invités sous les applaudissements et les hourras, je repense aux paroles de ma mère. Elle est d'une générosité sans égale, et autant que faire se peut, je m'efforce de calquer mon comportement sur le sien. Son cadeau doit être d'une importance qui m'échappe pour le moment. Ma mère n'offre jamais un

cadeau à la légère.



## 2.

**L**es convives s'attardent plus que ne l'autorise l'étiquette. Quand on s'amuse, le protocole ne pèse plus lourd.

Je confie l'ambassadeur de la Fédération Germanique, un peu éméché, aux bons soins d'un garde et, prodigue en baisemains, je remercie tous les conseillers qui m'ont comblé de cadeaux. Le prince a accompli son devoir, il mérite bien quelques heures de repos. Alors que je m'apprête à regagner ma chambre, une paire de pupilles couleur saphir me bloque la route. Daphne.

— Tu as passé la soirée à m'éviter, m'accuse-t-elle sur un ton espiègle. Son accent me chatouille agréablement les oreilles. Elle ne parle pas, elle chante.

— Détrompe-toi. Je ne m'attendais pas à ce qu'il y ait autant de monde.

Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Une poignée de retardataires s'obstinent à vouloir assister au lever du soleil derrière la baie vitrée.

— Ton père aime mettre les petits plats dans les grands.

— Il s'est surpassé, cette fois-ci.

— Jusqu'au prochain anniversaire, répond-elle en

haussant les épaules.

Il y a un moment de flottement, un silence gêné. Visiblement mal à l'aise, Daphne chuchote :

— Puis-je te parler en privé ?

Je la guide jusqu'à un petit salon, un peu à l'écart. Elle se tait, comme si elle attendait que les portes se referment derrière nous pour me dire ce qu'elle a sur le cœur et me transmettre son trouble.

— Tu n'as pas dansé une seule fois avec moi, fait-elle remarquer, vexée.

— Je n'ai pas dansé du tout.

Cette fois-ci, Père a réclamé des musiciens de formation classique. Bien que les Cinq débordent de talent, ils jouent une musique plus lente, moins rythmée. Si j'avais voulu faire quelques pas de danse, j'aurais sûrement invité Daphne. Même si le contexte ne s'y prête pas. Je serai bientôt un homme marié, après tout.

— À mon retour en France, poursuit-elle, je dois dîner avec quelqu'un. Un certain Frederick. Nous nous connaissons déjà, bien entendu. Il est excellent cavalier, et aussi bel homme. Il a quatre ans de plus que moi, ce qui est un atout aux yeux de Papa.

— Et que ferions-nous sans nos papas respectifs ?

— Quelle question ! Maxon. Ce serait la fin des haricots, comme on dit.

Nous éclatons de rire, soulagés d'être sur la même longueur d'onde. L'ironie, c'est parfois la meilleure arme.

— Papa apprécie Frederick, donc. Pourtant, je me demande...

— Tu te demandes quoi ?

— Si toi, tu l'apprécierais ?

— Qui ?

— Frederick.

— Comment te répondre ? Je ne l'ai jamais rencontré, hélas.

— Ce n'est pas ton avis sur Frederick qui m'intéresse, mais sur le concept. Es-tu contrarié que je le fréquente ? Que je l'épouse ?

— Ce n'est pas à moi d'en juger. À toi non plus, d'ailleurs.

Daphne se tord les mains, de tristesse ou de nervosité, je ne saurais le dire.

— Cela ne te dérange pas, alors ? Parce que si ce n'est pas Frederick, ce sera Antoine. Et si ce n'est pas Antoine, ce sera Garron. Les hommes font la queue devant ma porte. Il faudra bien que l'un d'eux fasse de moi sa femme, et cela te laisse de marbre ?

Perspective alarmante. Nous nous voyons trois fois par an, au maximum, et c'est malgré tout mon amie la plus intime. Pathétique, non ? J'en ai la gorge nouée.

— Je suis certain que tout va bien se passer, Daphne.

Sans préavis, des larmes se mettent à rouler sur ses joues. Jetant des coups d'œil affolés autour de moi, je tente de trouver une solution. Ma gêne monte encore d'un cran.

— Dis-moi que tu ne vas pas accepter cette mascarade, Maxon. Tu vaux mieux que ça.

— Quelle mascarade ?

— La Sélection ! N'épouse pas une étrangère. Et ne me force pas à épouser un étranger, moi non plus.

— J'y suis forcé. C'est ainsi que la monarchie fonctionne à Illéa. Les princes épousent des roturières.

Daphne se précipite vers moi et me saisit les mains.

— Mais je t'aime. Depuis toujours. Essaie au moins de demander à ton père si je suis une option envisageable.

Elle m'aime ? Depuis toujours ?

— Daphne, comment... Je ne sais pas quoi dire.

— Promets-moi de poser la question à ton père. Repousse la Sélection, le temps de voir s'il est possible d'envisager un avenir commun. Ou laisse-moi participer au tirage au sort. Je vais renoncer à la couronne de France.

— Arrête de pleurer, je t'en conjure.

— Je ne peux pas ! Je vais te perdre pour toujours.

Plongeant son visage entre ses mains, elle éclate silencieusement en sanglots.

De peur d'empirer les choses, je reste pétrifiée. Au bout de quelques secondes elle lève la tête, le regard vide.

— Tu es la seule personne qui me connaisse vraiment. Et la seule que je connaisse.

— Connaître, ce n'est pas aimer.

— Faux, Maxon. Nous avons un passé en commun, un passé qui risque d'être sacrifié. Sur l'autel de la tradition. Maxon, je t'en conjure, demande à ton père. Même s'il refuse, je n'aurai pas de regrets.

— Il refusera, c'est certain, dis-je avec conviction. Ne te leurre pas, Daphne. Cette relation n'ira pas plus loin que

l'amitié.

Daphne soutient mon regard un long moment. Je la vois réfléchir, chercher une alternative, mais elle se rend vite à l'évidence. Elle vit sous le joug de la couronne de France, je vis sous celui de la couronne d'Illéa, et ce sont des chaînes qui nous maintiendront éternellement en esclavage.

Dodelinant de la tête, elle fond à nouveau en larmes, va s'asseoir au bord d'un canapé et tente de reprendre ses esprits. Je demeure figé sur place. Il ne manquerait plus que j'aggrave les choses par une plaisanterie de mauvais goût, une attitude déplacée. Je ne me savais pas capable de briser un cœur. Et ce talent, je m'en passerais bien.

À cet instant, je comprends que c'est ce qui m'attend les prochains mois. Je vais devoir éconduire trente-quatre candidates. Et si elles le prenaient toutes au tragique, à la façon de Daphne ?

Je pousse un soupir exaspéré qui lui fait redresser la tête. L'expression qu'affichent ses traits se modifie lentement.

— Tu ne souffres pas de cette situation ? Tu es mauvais acteur, Maxon.

— Bien sûr que j'en souffre.

Elle se lève alors et s'approche de moi :

— Mais pas pour les mêmes raisons que moi. Maxon, tu m'aimes. Tu m'aimes, répète-t-elle plus fermement. Tu m'aimes vraiment.

Je dois me détourner, tant la flamme qui brûle au fond

de son regard me blesse la vue.

— C'est la première fois que j'entends quelqu'un exprimer ses sentiments sans équivoque. Je ne mets pas en doute ta sincérité, Daphne, mais je ne peux pas te retourner ton affection.

— Cela ne veut pas dire que tu as un cœur de pierre. Tu ne sais pas exprimer tes sentiments, c'est tout. Ton père est aussi froid qu'un iceberg, ta mère s'enferme dans son petit monde. Comment saurais-tu donner libre cours à ton amour quand personne dans ton entourage ne t'a montré l'exemple. Mais tu m'aimes, c'est flagrant. Autant que je t'aime.

Lentement, je fais non de la tête. Rien ne m'a préparé à la suite.

— Embrasse-moi, m'ordonne Daphne.

— Pardon ?

— Embrasse-moi. Si tu peux soutenir encore que tu ne m'aimes pas après un baiser, je ne t'importunerai plus.

— Non, je suis désolé. Hors de question.

Je ne sais pas combien de garçons Daphne a déjà embrassés ; ce que je sais, c'est qu'elle a une certaine expérience dans ce domaine. Elle m'en a parlé il y a quelques étés, alors que je lui rendais visite en France. Je n'ai, en cet instant, pas du tout envie de passer pour un imbécile à ses yeux.

Puis sa tristesse se métamorphose en colère. S'écartant d'un pas, elle part d'un rire sans joie.

— C'est ta réponse ? Tu préfères me laisser partir ?

Je hausse les épaules.

— Tu es un imbécile, Maxon Schreave. Tes parents t'ont complètement endoctriné. On pourrait te présenter des dizaines de filles sur un plateau, cela ne servirait à rien. *Tu es trop stupide pour voir l'amour, même s'il surgit sous ton nez.*

Elle essuie ses larmes et défroisse sa robe avant d'asséner :

— J'espère que c'est la dernière fois que je croise ta route.

Elle tourne les talons et une peur inexprimable me saisit. Je l'attrape par le bras. Ne plus la revoir, ce serait un coup terrible.

— Daphne, excuse-moi.

— Garde ta pitié pour toi. Tu en auras besoin. Tu vas finir par trouver chaussure à ton pied, parce qu'il le faut, mais dis-toi que tu as déjà renoncé à l'amour.

Elle se dégage de ma poigne et me laisse seul.

*Bon anniversaire, Maxon.*

### 3.

**D**aphne sent la fleur de cerisier et l'amande. Elle porte le même parfum depuis ses treize ans. Hier soir, elle le portait d'ailleurs, et il flottait dans l'air alors qu'elle faisait vœu de ne jamais me revoir.

Au poignet, elle a une petite cicatrice, souvenir d'une journée où, à onze ans, elle avait joué les casse-cou. Elle était beaucoup plus garçon manqué à l'époque, et je l'avais persuadée – « mise au défi » serait plus correct – de faire la course jusqu'à la cime de l'un des arbres du jardin. J'avais gagné.

Daphne souffre d'une peur paralysante du noir et, comme j'ai mes propres phobies, je ne l'ai jamais taquinée. Elle ne m'a jamais taquiné non plus. À part sur des sujets sans importance.

Elle est allergique aux fruits de mer. Sa couleur préférée ? Le jaune. Elle chante comme une casserole. En revanche, elle danse très bien, d'où sa déception quand je ne l'ai pas invitée hier soir.

Le Noël de mes seize ans, elle m'a envoyé une sacoche pour y ranger mon matériel photographique. J'ai été si ému par son attention que j'ai immédiatement troqué mon



ancienne sacoche contre la neuve. Je m'en sers toujours, du reste. Et je me demande combien de temps elle a passé à la choisir.

Peut-être Daphne a-t-elle raison. Nous partageons beaucoup plus que je n'ose me l'avouer. Notre relation consistait en visites et en coups de fil épisodiques, mais c'était en réalité beaucoup plus profond.

Et la voilà à bord d'un avion qui la ramène en France, et dans les bras de Frederick.

Je quitte mon lit, j'ôte ma chemise froissée et mon pantalon, et je me glisse sous la douche. Tandis que l'eau cascade sur mon dos, je tente de chasser mes pensées négatives. Malgré tout, je n'arrive pas à tirer un trait sur ses accusations. Suis-je d'une ignorance grossière en amour ? Complètement naïf ? Lui ai-je vraiment tourné le dos ? Et si tel est le cas, comment vais-je venir à bout de la Sélection ?

Des conseillers arpentent le palais, chargés de dossiers, et m'adressent des sourires complices, comme s'ils savaient quelque chose que j'ignore. De temps à autre, l'un d'entre eux me tape dans le dos ou me chuchote une remarque encourageante.

— Le lot d'aujourd'hui est très prometteur.

— Vous avez beaucoup de chance.

Les formulaires ont beau s'empiler, je ne pense qu'à une chose – une personne : Daphne. Je devrais me concentrer sur les chiffres du dernier rapport du Comité des Finances, mais je pense plutôt à mon père. M'a-t-il

vraiment endoctriné, comme elle le prétend ? J'ai bien vu comment il se comporte avec ma mère. Il y a entre eux de l'affection, sinon de la passion. Cela ne suffirait pas ? Est-ce vraiment l'objectif que je dois me fixer ?

Père est un homme strict, affûté à la façon d'un poignard, qui doit gouverner un pays que déchirent des conflits perpétuels et des attaques menées par les Renégats. Ma mère est plus protectrice, plus indulgente. Cela s'explique sûrement par le fait qu'elle a grandi dans un milieu défavorisé. Je sais, en mon for intérieur, que je suis plus proche d'elle. Et Père a du mal à l'accepter.

Peut-être a-t-il voulu m'endurcir en m'apprenant à m'endurcir, à ne pas me laisser mener par mes sentiments.

*Tu es trop stupide pour voir l'amour, même s'il surgit sous ton nez.*

La voix de mon père me tire de ma réflexion.

— Reviens sur terre, Maxon.

— Pardon ?

— Combien de fois dois-je te le répéter ? La Sélection porte avant tout sur un choix capital et rationnel, elle ne te donne pas le droit de rêvasser.

— Tout à fait, Père.

Un messenger entre dans la pièce et présente une lettre à mon père tandis que je mets de l'ordre dans mes documents.

Il lit la missive, et je l'étudie une dernière fois. Il veut faire de moi un homme, pas une machine à gouverner. Je peux me fier à lui.

Il roule la lettre en boule, la jette dans la poubelle.

— Maudits Renégats.

Je passe la majeure partie de la matinée à travailler dans ma chambre, loin des regards curieux. Seul, je travaille mieux, et même si l'inspiration se dérobe parfois, j'évite ainsi les piques de mon père. Mais ça ne durera pas éternellement, si j'en crois l'invitation que je viens de recevoir.

Il m'accueille sur le seuil de son bureau.

— Vous m'avez fait appeler, Père ?

— Oui. C'est demain le grand jour.

— Souhaitez-vous que nous parcourions ensemble le sommaire du *Bulletin* ?

— Non, non. Il n'y aura rien de compliqué. Une introduction, un court échange avec Gavril, suivi de l'identité des filles retenues pour la Sélection.

— Certes... rien de compliqué.

Dès que nous avons atteint son bureau, il pose la main sur un épais dossier.

— Les voici, les heureuses élues. Vingt-cinq d'entre elles, à peu près, ont toutes les qualités requises pour faire une princesse plus que passable. Des familles honorables, des liens utiles avec l'étranger. Certaines sont d'une beauté hors du commun. Malheureusement, chaque province n'a pu nous fournir des candidates à la hauteur. Ainsi, pour donner l'impression que le hasard a son mot à dire et que toutes ont leur chance, nous avons ajouté quelques Cinq dans l'affaire. Sans aller jusqu'à intégrer des

représentantes des castes inférieures ; il serait inconcevable de tomber aussi bas.

Je repasse ses paroles dans ma tête. Moi qui croyais pouvoir faire confiance au destin, ou à la providence... C'était donc lui qui tirait les ficelles, depuis le début.

— Tu veux jeter un œil ? demande-t-il en caressant le dossier du pouce.

Nom, photo, liste des diplômes, des compétences, des hobbies. Tous les détails vitaux sont là. Mais je sais avec certitude que le formulaire ne demande pas aux candidates ce qui les fait rire, il ne les incite pas non plus à révéler leurs secrets les plus inavouables. Il fait l'inventaire de certains attributs, ne présente pas des personnes dans leur globalité, les réduit à une séquence de statistiques, de données chiffrées.

— Vous les avez choisies vous-même ?

— Oui.

— Toutes ?

— La plupart, oui, répond Père avec un sourire. Comme je te l'ai dit, quelques-unes sont là pour ménager les apparences, mais je trouve cette Sélection pleine de promesses. Bien plus intéressante que la mienne.

— Votre père s'était-il impliqué dans le choix des Sélectionnées ?

— Pour certaines, oui. Mais mon cas était différent. Pourquoi ?

— C'est de cela que vous parliez ? Quand vous m'avez dit que cela représentait des années de travail ?

— Eh bien, il fallait s'assurer que certaines de ces demoiselles seraient majeures, et il y avait plusieurs options dans certaines provinces. Crois-moi, elles vont beaucoup te plaire.

— Vous pensez ?

Comme si l'effet qu'elles auront sur moi faisait partie de ses critères.

Soudain, le commentaire méprisant qu'il a prononcé au sujet de Daphne — « ce serait un formidable gâchis » — prend tout son sens. Il se moque bien qu'elle soit charmante, d'agréable compagnie, que j'éprouve des sentiments pour elle. Ce qui l'intéresse, c'est qu'elle personnifie la France. Donc qu'elle ne représente rien pour lui. Elle lui est totalement inutile. Si elle avait servi d'une manière ou d'une autre son ambition, il y a fort à parier qu'il aurait tiré un trait, sans le moindre scrupule, sur une tradition ancrée dans l'histoire d'Illéa.

— Tu fais vraiment une tête d'enterrement, soupire-t-il. Moi qui étais certain que cela allait t'amuser. Tu n'as pas envie de feuilleter le dossier ?

— Je préfère me consacrer à des sujets plus sérieux. Je vais faire connaissance avec les candidates en même temps que tout le monde. Si vous voulez bien m'excuser, il faut que je finisse de lire cet amendement que vous avez rédigé.

Sans attendre son autorisation, je quitte le bureau, mais l'amendement est en réalité un prétexte parfait pour lui fausser compagnie.

J'ai l'impression d'être pris au piège. Entre les paroles

blessantes de Daphne, l'intervention de mon père et mes propres peurs, la Sélection s'annonce comme un cauchemar.

Une maquilleuse pleine de préventions éponge les gouttes de sueur qui perlent à mon front.

— Tout va bien, Votre Altesse ?

Sous un trait d'humour, je tente de camoufler mon angoisse.

— Je suis au désespoir parce qu'aucun des rouges à lèvres disponibles dans votre arsenal ne met mon teint en valeur.

C'est ce que j'entends Mère dire parfois : *cela ne me met pas en valeur*. Comme si elle avait besoin d'être mise en valeur par quelque chose d'aussi vulgaire que du maquillage.

Elle pouffe ; Mère et sa maquilleuse font de même.

— Merci, c'est très réussi, dis-je en m'observant dans les miroirs disposés au fond du studio.

— Je vous remercie également, mesdemoiselles, ajoute Mère, congédiant les deux femmes.

Nous nous retrouvons seuls. Nerveux, je triture un boîtier de fard en tentant de ne pas penser aux secondes qui s'écoulent. À ce qui se rapproche inexorablement.

— Maxon, est-ce que tout va bien ? me demande Mère.

Nos regards se croisent dans le miroir.

— C'est juste que... je...

— Je sais. Chacun est sur les nerfs mais, en fin de compte, cela se limite à une liste de noms. Pas plus.

C'est une façon de voir les choses. Une liste de noms. Il ne se passera rien de plus ce soir. Pas de quoi se mettre dans des états pareils.

Je prends une profonde inspiration – j'ai bien fait de manger léger à midi – et je vais m'asseoir sur le siège qui m'est réservé sur le plateau. Père est déjà installé à sa place.

— Reprends-toi, Maxon. À ta mine, on dirait qu'on t'amène à l'abattoir.

— Comment as-tu traversé cette épreuve ?

— Avec confiance, parce que j'étais prince. Tout comme toi. Dois-je te rappeler que c'est toi l'enjeu de la Sélection ? Le gros lot, en quelque sorte ? Ce sont elles qui vont se battre pour toi, pas le contraire. Ça ne révolutionnera pas ta vie, même si tu vas devoir côtoyer une poignée de femelles hystériques pendant deux ou trois semaines.

— Et si aucune ne me plaît ?

— Dans ce cas, prends celle que tu détestes le moins. Celle qui pourra être rentable pour la couronne. Ne t'inquiète pas, je vais t'épauler.

— Dix secondes ! s'exclame un technicien, et ma mère vient nous rejoindre, m'adressant un clin d'œil au passage.

— N'oublie pas de sourire, m'ordonne Père, et il présente un visage serein aux caméras.



Soudain, l'hymne national retentit et des voix s'entrecroisent. Je sais que je dois rester attentif à ce qui se passe autour de moi, mais ma concentration est tendue vers un seul et unique objectif : paraître maître de moi et de mes émotions.

Le timbre familier de Gavril me ramène à la réalité.

— Bonsoir, Votre Majesté.

— Gavril, c'est un plaisir de vous retrouver, lui répond mon père.

— Alors, nerveux ?

— Et comment ! J'ai assisté hier à une partie du tirage au sort. Le hasard a bien voulu désigner de très jolies jeunes filles.

— Vous connaissez donc déjà l'identité des heureuses élues ?

— De quelques-unes, oui.

Il ment comme un arracheur de dents, avec une conviction et un naturel saisissants.

C'est alors que Gavril s'adresse à moi. La lumière des projecteurs ricoche sur sa broche argentée.

— Votre père vous a-t-il confié quelques secrets, prince Maxon ? lance-t-il.

Père m'enjoint, du regard, à plaquer un sourire sur mon visage. Je m'exécute avant de répondre :

— Pas du tout. Je ferai la connaissance de ces demoiselles en même temps que le peuple d'Illéa.

« Ces demoiselles ». Quelle galanterie. Je me fais l'effet d'un vieux fossile encroûté dans des traditions ridicules.

Aussi discrètement que possible, j'essuie mes paumes moites sur mon pantalon.

Gavril se tourne ensuite vers ma mère.

— Votre Majesté, un conseil pour les candidates ?

— Profitez de votre dernière nuit en tant que jeune fille normale, si je puis m'exprimer ainsi. Demain, votre vie va basculer à tout jamais. Et j'ajouterai un conseil qui peut sembler éculé, mais qui m'apparaît toujours d'actualité : soyez vous-mêmes, mesdemoiselles.

— Sages paroles, Votre Majesté, très sages paroles, conclut Gavril avant de pivoter vers les caméras. L'heure est venue de révéler l'identité des trente-cinq candidates tirées au sort pour la Sélection. Mesdames et messieurs, je vous demande de féliciter avec chaleur nos chères filles d'Illéa !

Tandis que s'élèvent les premières notes de l'hymne, j'observe un écran de contrôle. Mon visage s'incruste dans une petite lucarne. Quoi ? Les caméras vont rester braquées sur moi ?

Mère pose sa main sur la mienne, en dehors du cadre. Je respire mieux en la sachant à mes côtés. Une liste de noms, rien de plus. Ce sera vite fait. Un claquement de doigts, et ce supplice sera terminé.

Gavril a le regard fixé sur l'une de ses fiches. Quant à moi, je fais des efforts surhumains pour sourire d'une oreille à l'autre.

— Mlle Elayna Stoles de Newport, grade Trois...  
Mlle Tuesday Keeper de Waverley, grade Quatre.

Sans changer d'attitude, je me penche vers mon père et

je lui chuchote à l'oreille :

— Je ne me sens pas très bien.

— Respire, marmonne-t-il. Tu aurais dû regarder hier, je le savais.

— Mlle Fiona Castley de Paloma, grade Trois.

— Très jolie, me dit Mère, qui m'encourage d'un sourire.

— Mlle America Singer de Caroline, grade Cinq.

Une Cinq, sûrement l'une des figurantes choisies par mon père. Trop concentré sur mon sourire, je ne vois même pas la photo qui s'affiche à l'écran.

— Mlle Mia Blue d'Ottaro, grade Trois... Mlle Celeste Newsome de Clermont, grade Deux.

Je hausse les sourcils. Si c'est une Deux, je dois prendre l'air impressionné.

— Clarissa Kelley de Belcourt, grade Deux.

Tandis que la liste se dévide, et même si j'ai la sensation d'assister à un enterrement, je souris si largement que j'en ai mal aux joues. L'enterrement de ma vie d'avant.

— Et voilà ! s'exclame Gavril. Ce sont là nos belles Sélectionnées. La semaine qui vient sera consacrée aux préparatifs avant leur départ pour le palais, et nous attendons leur arrivée avec impatience. Rendez-vous vendredi prochain à l'occasion d'une édition spéciale consacrée exclusivement à ces merveilleuses jeunes femmes. Prince Maxon, félicitations. Elles sont proprement stupéfiantes.

— Je suis stupéfait, d'ailleurs.

— Ne vous inquiétez pas. Vendredi prochain, quand elles arriveront, ces jeunes femmes vont vous dénouer la langue. Quant à vous, chers téléspectateurs, ne ratez aucun de nos scoops, aucune de nos informations exclusives sur la Chaîne d'Accès Public. Bonne soirée, Illéa !

L'hymne est diffusé une dernière fois, les projecteurs s'éteignent et j'ose enfin me détendre.

Mon père quitte son siège et m'assène une grande claque dans le dos.

— Bien joué. Tu t'en es très bien sorti, mieux que je ne le craignais.

— Je n'ai pas compris ce qui vient de me tomber dessus.

Il éclate de rire, sitôt imité par certains conseillers qui s'attardent sur le plateau.

— Je te l'ai déjà dit, fils, c'est toi le gros lot. Inutile de t'angoisser outre mesure. Tu n'es pas d'accord, Amberly ?

— Je t'assure, Maxon, que ces demoiselles ont plus de raisons que toi de se faire du souci, confirme ma mère.

— Tu vois ? Bon, je meurs de faim. Allons profiter de nos derniers repas en famille.

Je me lève à mon tour et me dirige lentement vers la porte du studio. Mère m'emboîte le pas.

— C'est passé si vite.

— Nous te ferons porter les formulaires pour que tu puisses les étudier à loisir. Ainsi, tu pourras faire connaissance avec elles. Comme avec un ami.

— Je n'ai pas beaucoup d'amis, Mère.

— Oui... l'atmosphère au palais est assez étouffante. Eh bien, pense à Daphne.

— Daphne ?

— Vous êtes très amis depuis toujours. Tu n'as qu'à te comporter comme tu l'as toujours fait.

J'accélère le pas. Sans le savoir, Mère a apaisé une grande peur dans mon cœur tout en en attisant une autre.

Si j'étais amoureux de Daphne, je suppose que son image ne cesserait de me hanter. Ce soir encore, j'aurais dû regretter que son nom ne soit pas sur la liste. Peut-être que je ne sais pas exprimer mes sentiments, c'est entendu ; mais ce dont je suis certain à présent, c'est que je ne suis pas amoureux d'elle. Et je ne peux que m'en réjouir, parce que j'aborde la Sélection le cœur libre.

**E**n définitive, je décide de ne pas consulter les formulaires. Pour plusieurs raisons, mais surtout pour ne pas influencer mon regard. De plus, les candidates n'ont aucun secret pour Père, et je ne suis pas aussi curieux que lui. Je respecte une distance confortable avec la Sélection... jusqu'au jour où elle s'invite chez moi.

Le vendredi matin, je remonte l'un des couloirs du deuxième étage quand j'entends le rire musical de deux jeunes filles qui descendent le grand escalier. L'une dit à l'autre :

— Tu te rends compte qu'on est au palais royal ?

Ce constat provoque des gloussements ravis.

Poussant un juron, je cours me réfugier derrière une porte, la première qui vient. On m'a répété je ne sais combien de fois que je dois rencontrer les Sélectionnées ce samedi, surtout pas avant. Personne ne m'a expliqué l'importance de la chose, mais c'est sûrement lié à leur prétendu relooking. Un relooking qui doit mettre toutes les candidates sur un pied d'égalité. Ce n'est que justice : à l'évidence une Cinq n'aurait aucune chance face à une Deux ou une Trois. Je quitte enfin la pièce dans laquelle je

me suis réfugié à pas de velours pour regagner ma chambre, tâchant de mettre cet incident derrière moi.

Une autre fois, alors que j'allais déposer un dossier dans le bureau de Père, m'est parvenue, flottant dans l'air, la voix d'une inconnue. Aussitôt, une décharge électrique a parcouru ma colonne vertébrale, je me suis précipité dans mes appartements. Puis j'ai nettoyé méticuleusement tous les objectifs de mes appareils photo et revu de fond en comble le rangement de mon matériel. Je me suis ainsi activé jusqu'à la tombée de la nuit, une heure à laquelle je suis à peu près sûr qu'elles sont cantonnées dans leur chambre et que je ne risque pas de les croiser par accident.

Voilà une de ces manies qui ont le don d'exaspérer Père. Cela le rend nerveux, paraît-il, de me voir m'agiter en tous sens. Que puis-je dire à ma décharge ? Je réfléchis mieux lorsque je suis en mouvement.

Le palais est plongé dans le silence. Tout en remontant le couloir, je passe en revue les questions qui m'accablent. Et si aucune des candidates n'arrivait à me séduire, à m'aimer ? Et si mon âme sœur n'avait pas été retenue par mon père et par ses conseillers ?

La tête entre les mains, je m'assieds au sommet de l'escalier. Comment me dépêtrer de cette situation ? Comment trouver une femme que j'aime et qui m'aime, qui sera accueillie à bras ouverts par mes parents et plébiscitée par le peuple d'Illéa ? Une femme intelligente, belle, accomplie, qui saura charmer les présidents et les hauts dignitaires en visite officielle ?

Je m'encourage à reprendre mes esprits, à ne pas me

laisser abattre. Et si la Sélection ne débouchait que sur des choses positives ? Et si les candidates étaient toutes des modèles de gentillesse, de beauté, d'esprit ? Et si l'élue de mon cœur se révélait, par le plus grand des hasards, celle sur laquelle Père fonde tous ses espoirs ? Et si mon âme sœur était allongée dans son lit en ce moment-même et rêvait de moi, de moi seul ? Ma future femme... ma compagne, ma confidente... Une source de réconfort et de soutien...

Je me lève et je gagne le rez-de-chaussée, l'esprit apaisé. C'est ce que la Sélection doit représenter pour moi : l'espoir.

— ... dehors, bafouille une voix fragile qui résonne dans le couloir. Que se passe-t-il ?

— Veuillez m'excuser, mademoiselle, mais vous devez regagner votre chambre.

Dans le clair de lune, je vois qu'un garde interdit à une jeune fille – une jeune fille ! incroyable ! – l'accès à la baie vitrée qui ouvre sur les jardins. L'obscurité m'empêche de distinguer ses traits, pourtant je suis frappé par sa crinière flamboyante.

— Je vous en supplie.

Mais elle tremble ! Et ces accents de désespoir dans sa voix ! Incertain, je m'approche du petit groupe. La réponse du garde m'échappe.

— Je... je n'arrive plus à respirer, souffle-t-elle avant de s'effondrer dans les bras du militaire, qui abandonne sa lance à contrecœur.



Enfin parvenu à leur niveau j'ordonne, d'une voix que j'espère autoritaire :

— Lâchez-la !

— Elle s'est écroulée, Votre Majesté, m'explique le garde, embarrassé. Elle réclamait d'aller dans le jardin.

— Ouvrez la baie vitrée.

— Mais... Votre Majesté...

— Ouvrez et laissez-la sortir !

— Tout de suite, Majesté.

Le second garde va ouvrir la porte-fenêtre et la jeune fille reprend peu à peu ses esprits. Quelques secondes plus tard, l'air chaud et parfumé d'Angeles nous enveloppe. Il n'en fallait pas plus pour qu'elle lâche le garde qui la retient.

Posté sur le seuil, je l'observe tandis qu'elle s'aventure dans le jardin en titubant, ses pieds nus frappant avec un bruit sourd les gravillons. C'est la première fois que je vois une jeune fille en chemise de nuit, et ce n'est pas un spectacle qui me répugne, même si la demoiselle en question manque singulièrement de grâce.

Je me rends compte que les gardes se délectent eux aussi de la scène, et cela me déplaît au plus haut point.

— Retournez à votre place, messieurs.

Tout en se raclant la gorge, ils se remettent au garde-à-vous.

— Restez ici, ne venez que si je vous appelle.

À mon tour, je m'aventure dehors. J'ai toutes les peines du monde à la distinguer dans l'obscurité, mais je l'entends. Elle respire avec difficulté, on dirait presque

qu'elle pleure – j'espère me tromper. Elle se laisse tomber dans l'herbe et s'appuie sur un banc de pierre.

Elle ne s'est pas aperçue de ma présence et je reste immobile, attendant qu'elle lève la tête afin de ne pas la surprendre. Au bout d'un moment, la gêne me gagne. Comme j'imagine qu'elle veut au moins me remercier, je décide de briser le silence.

— Vous sentez-vous mieux, ma chère ?

— Ne m'appellez pas « ma chère » ! crache-t-elle en me fusillant du regard.

Ses mots me frappent comme un coup de poing. Ce sont donc là ses remerciements ?

— En quoi ai-je pu vous offenser ? N'ai-je pas accédé à votre requête ?

Elle se détourne de moi et renifle bruyamment. Je ne comprends pas cet engouement pour les larmes, si partagé par la gent féminine. Cela m'intrigue.

— Pardon, ma chère, mais pensez-vous pleurer encore longtemps ?

— Arrêtez de jouer la comédie ! Je suis une étrangère pour vous, tout comme les trente-quatre autres prisonnières que vous gardez dans votre cage.

Sa réponse m'arrache un sourire. L'une de mes peurs les plus violentes, c'est que ces jeunes femmes se contentent de me présenter leur meilleur visage – la facette la plus reluisante de leur personnalité. Sitôt le mariage célébré, ma femme, que je pensais être un ange, pourrait s'empresser de révéler sa véritable nature de démon.

En voici une qui se moque totalement de faire bonne impression. Elle se permet même de me faire la morale !

— Vos accusations sont profondément injustes. Vous m'êtes toutes très chères, chacune à sa façon. La Sélection me permettra de découvrir laquelle sera la plus chère à mes yeux.

Il est vrai que j'évite depuis le début tout ce qui est lié, de près ou de loin, à la Sélection, mais cela ne veut pas dire que les candidates n'ont pas d'importance pour moi.

— Vous parlez comme un livre poussiéreux, remarque-t-elle d'un air incrédule.

— Je plaide coupable. Je suis un pur produit de mon éducation, et je vous prie de m'en excuser.

Elle marmonne quelques paroles inintelligibles.

— Excusez-moi ?

— C'est ridicule ! hurle-t-elle.

Quelle fougue ! Père n'a pas dû faire une enquête très poussée à son sujet. Jamais il n'aurait accepté une caractérielle parmi les Sélectionnées. S'il avait assisté à cette scène, il l'aurait renvoyée sur-le-champ. Elle a de la chance.

— De quoi parlez-vous ?

— La Sélection ! Toute cette mascarade ! Vous n'êtes jamais tombé amoureux ? C'est comme ça que vous voulez choisir une femme ? Vous êtes vraiment superficiel à ce point ?

Aïe. Moi, superficiel ? Pour que notre échange soit plus aisé, je m'assieds sur le banc. J'aimerais que cette jeune personne, quelle que soit son origine, comprenne d'où je

viens, quel regard je porte sur la Sélection. J'essaie de ne pas me laisser distraire par la courbe de ses hanches, ni même par la vue de son pied nu.

— Je comprends et respecte votre point de vue, croyez-moi. Dans mon monde, pourtant, le moindre de mes gestes est surveillé, et je n'ai pas l'occasion de faire beaucoup de rencontres. Les jeunes femmes que je croise sont filles de diplomates et nos sujets de conversation limités, à tout le moins. Quand nous avons la chance de parler la même langue...

Au souvenir de ces dîners interminables, mornes et ennuyeux, lors desquels je n'échange pas un mot avec ma voisine de table parce que les interprètes sont occupés à parler politique, j'esquisse un sourire. Voyant que mon interlocutrice refuse de me le retourner, je m'éclaircis la voix et je poursuis :

— Les circonstances étant ce qu'elles sont, je n'ai pas eu l'opportunité de tomber amoureux. Et vous ?

— Moi si, répond-elle avec une fierté mêlée de chagrin.

— Dans ce cas, je vous envie.

Les yeux baissés, j'étudie quelques instants les brins d'herbe avant de reprendre, confus :

— Mes parents se sont connus grâce à la Sélection et ne se sont pas quittés depuis. J'espère trouver le bonheur, moi aussi. Rencontrer une femme qui captera l'affection de tous mes sujets, qui sera ma compagne et saura charmer les dirigeants des autres nations. L'amie de mes amis, et ma confidente.

Désespoir, attente, désir, tout se mélange en moi. Le doute m'étreint de nouveau. Et si je passais à côté de la perle rare ?

*Non, proteste ma conscience, tu finiras par trouver quelqu'un qui t'aime.*

Je me tourne alors vers l'inconnue, qui semble au désespoir elle aussi – un désespoir qui lui est propre.

— Vous avez vraiment la sensation d'être dans une cage ?

— Oui... Votre Majesté.

— Moi-même j'ai éprouvé cette sensation plus d'une fois. Mais c'est une très belle cage, convenez-en.

— Je n'en suis pas si sûre, réplique-t-elle. Faites cohabiter dans votre cage dorée trente-cinq furies prêtes à s'entretuer pour obtenir ce qu'elles veulent, vous verrez le résultat.

— Des furies prêtes à s'entretuer ? Vous n'avez pas compris que c'est moi qui désigne celle qui deviendra ma femme ?

Me voilà partagé entre euphorie et inquiétude. Si une femme est prête à tout pour me conquérir, peut-être serai-je prêt, moi, à l'aimer.

— J'exagère, OK. Les candidates se bagarrent soit pour vous, soit pour le trône, précise-t-elle. Et chacune pense avoir trouvé la recette miracle pour vous faire tourner la tête.

— Ah oui. L'homme ou la couronne. Certaines n'arrivent pas à faire la distinction, j'en ai bien peur.

— Je vous souhaite bonne chance, alors, plaisante-t-

elle.

C'est de l'humour noir, car il n'y a rien de comique là-dedans. Une autre de mes plus grandes peurs se trouve ici confirmée. La curiosité m'emporte.

— Et vous, mademoiselle, qu'est-ce qui vous a poussée à participer à la Sélection ? L'homme ou le trône ?

— En fait, je suis arrivée ici par erreur.

— Par erreur ?

Comment est-ce possible ? Si elle a rempli le formulaire, c'est qu'elle participe à la Sélection de son plein gré...

— Oui. Plus ou moins. C'est une longue histoire. Et maintenant... me voilà. Je ne me bats pour rien du tout. Le but ultime, c'est de me remplir l'estomac jusqu'à ce que vous me montriez la porte.

J'éclate de rire. C'est plus fort que moi. Cette jeune personne fait voler en éclats toutes mes certitudes. Elle attend que je lui montre la porte ? C'est manger qui l'intéresse ? Contre toute attente, je passe un bon moment en sa compagnie. Mère n'a peut-être pas tort : je peux me lier aux candidates au fil du temps, tout simplement, comme je me suis lié à Daphne.

Si la nourriture lui importe tant, elle ne peut être plus haut qu'une Quatre dans la hiérarchie sociale...

— Ma chère, mais qu'êtes-vous donc ?

— Pardon ?

Manifestement, le sens de ma question lui échappe. Je commence haut, de peur qu'elle ne se sente insultée.

— Une Deux ? Une Trois ?

— Une Cinq.

Ah, c'est donc l'une des Cinq. Je sais que Père n'apprécierait que modérément me voir sympathiser avec elle mais, après tout, c'est lui qui l'a laissée entrer ici.

— Oui, je vous comprends, manger à sa faim, c'est motivant... Excusez-moi, je n'arrive pas à déchiffrer votre broche dans l'obscurité.

Elle secoue imperceptiblement la tête.

— America.

— On ne pourrait rêver prénom plus approprié.

J'ai du mal à croire que sa candidature ait pu être retenue. America, c'est l'ancien nom de notre pays, un pays englué dans des pratiques d'un autre âge, que nous avons rebâti pour le transformer en grande puissance. C'est peut-être pour cette raison précise que Père a donné son feu vert à la candidature d'America : il souhaite montrer au peuple qu'il ne redoute pas le passé, même si dans leur immense stupidité les Renégats s'y cramponnent.

America... Il y a dans ce nom une musique qui me plaît, et je veux lui prouver ma bonne volonté.

— America, ma chère, j'espère que vous trouverez dans cette cage une cause qui vous donnera envie d'en découdre. Après cet échange, j'ai hâte de vous voir passer à l'action.

Je me mets debout, m'agenouille à ses côtés et lui prends la main. Elle n'ose pas croiser mon regard, et je peux enfin l'admirer tout mon soûl. À cet instant précis, les nuages s'écartent, un rayon de lune frappe son visage

et je suis ébloui. Elle ne se contente pas d'avoir du caractère, elle est aussi d'une beauté à couper le souffle. Des yeux bleu glacier, une chevelure de flammes...

Une sensation étrange me prend d'assaut, qui m'évoque un feu de cheminée ou la douceur d'un soleil d'après-midi. Elle s'attarde dans ma poitrine, se confond avec les battements de mon cœur.

En mon for intérieur, je me sermonne. Il faut être un imbécile pour s'enticher de la première fille venue. Le coup de foudre, ça n'existe pas. Et pourtant, elle pourrait se révéler la candidate la plus valable de toutes. America est une jeune femme que je dois conquérir, et cette conquête peut prendre du temps. Autant commencer tout de suite.

— America, voulez-vous que je demande au personnel de vous laisser le libre accès aux jardins ? Ainsi, vous pourrez vous promener le soir sans être importunée. Même si je préférerais qu'un garde ne vous quitte pas des yeux.

— Merci... je crois que je peux me passer de cette liberté.

Elle détache sa main de la mienne, avec une immense douceur, et fixe la pelouse.

— À votre guise.

J'essaie de camoufler ma déception. De toute évidence, elle me rejette. Qu'ai-je fait pour provoquer une telle réaction ? Cette fille me fait penser à une forteresse imprenable.

— Quand pensez-vous rentrer ?



— Bientôt, murmure-t-elle.

— Dans ce cas, je vous laisse avec vos pensées. Un garde vous attendra près de la porte.

— Merci... Votre Majesté.

Il y a des accents vulnérables dans sa voix. Peut-être se sent-elle submergée par les événements. Comment pourrais-je lui en vouloir ? Je décide une fois de plus de tenter ma chance.

— Ma chère America, auriez-vous l'obligeance de me rendre un service ?

Et je lui saisis à nouveau la main. Elle me présente un visage sceptique.

— Cela dépend.

— J'aimerais que ce petit tête-à-tête reste entre nous. Je suis censé vous rencontrer demain matin, pas avant, et je ne veux surtout pas attiser les rivalités. En outre, notre empoignade n'avait rien d'un rendez-vous galant... Vous m'avez drôlement remonté les bretelles, si vous me permettez cette expression.

America ébauche un sourire plein d'espièglerie.

— Bien sûr ! Je n'en dirai rien à personne.

J'aurais dû me contenter de ce sourire et la laisser seule. Mais une pulsion – celle de ne jamais m'avouer vaincu, d'aller chercher la victoire sans me décourager – me pousse à ne pas en rester là, et je lui fais un baisemain.

— Merci. Et bonne nuit.

Alors, afin de ne pas aggraver mon cas, je m'éloigne. Si Père avait été témoin de cette scène, il se serait arraché les cheveux. Je devrais me montrer plus fort que cela. Plus

détaché.

Arrivé au niveau de la porte-fenêtre, je m'adresse aux gardes.

— Elle a besoin de calme. Si elle n'est pas rentrée d'ici une demi-heure, demandez-lui, gentiment, de vous suivre. Je vous serais également reconnaissant de faire motus sur ce que vous venez de voir. Est-ce clair ?

Ils acquiescent de la tête et je me dirige vers l'escalier. J'entends alors un garde chuchoter à l'autre :

— Qu'est-ce que ça veut dire, faire motus ?

Sitôt rendu au deuxième étage, je me retiens de courir jusqu'à ma chambre. Mon balcon surplombe les jardins, mais je ne veux pas être vu ; je me contente d'observer America derrière la vitre, le rideau tiré.

Elle reste assise sur le banc une dizaine de minutes, essuie ses larmes, défroisse sa chemise de nuit et regagne le palais. J'envisage un instant de me promener dans le couloir du premier étage, pour la croiser à nouveau, complètement par hasard bien sûr, mais je balaie cette idée de la main. Mais elle est bouleversée ce soir, loin d'être en pleine possession de ses moyens. Je ferai mieux de remettre ma promenade à demain.

Demain... quand j'irai à la rencontre de trente-quatre autres inconnues quand je me plongerai enfin, tête la première, dans la compétition. Il faut tout de même que j'aie quelques pistes à leur sujet. Après m'être installé à mon bureau, je feuillette le dossier qui contient les formulaires. Je ne sais pas qui a eu la brillante idée

d'inscrire les noms au verso des photos, mais ce n'est pas pratique. Je m'arme d'un stylo et note les noms au recto. Hannah, Anna... je vais les confondre, ces deux-là... Jenna, Janelle, Camille... il faudrait une mémoire d'éléphant pour tout retenir. Malgré tout je dois enregistrer quelques noms. Pour les autres, je m'en remettrai à leur broche.

Je me concentre sur celles qui sortent du lot. Celeste... ce nom me dit quelque chose. L'un de mes conseillers qui m'avait montré une photo d'elle en maillot de bain dans un magazine m'a dit qu'elle était mannequin. C'est sûrement elle la plus séduisante de toutes, et je la trouve tout à fait à mon goût. Lyssa me frappe elle aussi, mais plutôt de façon négative. Elle n'a rien d'avenant, à moins que sa personnalité ne fasse d'elle quelqu'un d'exceptionnel. Peut-être est-ce une considération futile, mais j'ai le droit d'avoir certaines exigences, non ? Ah, Elise. Grâce à ses yeux bridés, je devine qu'il s'agit de la jeune femme qui a de la famille en Nouvelle-Asie. Son principal – pour ne pas dire son unique – atout.

America.

J'étudie son portrait. Pourquoi – pour qui – sourit-elle aussi largement à l'instant où le photographe appuie sur le déclencheur ? Qu'est-ce qui la rend si radieuse ? Est-ce moi ? Les sentiments qu'elle éprouvait ce jour-là se sont-ils volatilisés ? Elle n'avait en effet pas l'air très heureuse de faire ma connaissance. En même temps... elle a fini par me sourire.

Demain, nous repartirons de zéro. J'ignore encore ce

que je recherche chez une femme, mais ce portrait me donne déjà quelques indices. Peut-être est-ce sa détermination, ou sa franchise, sa peau veloutée, son parfum... mais je sais, avec une certitude aveuglante, que je veux gagner son affection.

Vaste programme...

6.

**J**e scrute la cravate bleue. Non. La beige ? Non plus. Vais-je tergiverser devant mon armoire chaque matin, aussi longtemps que durera la Sélection ? Je souhaite faire bonne impression sur le groupe – et me racheter auprès de l'une d'elles – mais je doute que la couleur de ma cravate ait un rôle à jouer là-dedans. Je pousse un soupir résigné. Ces filles me font déjà tourner en bourrique.

Si j'écoute le conseil de ma mère je dois rester moi-même, avec mes défauts. Retournant à la première cravate, je porte la dernière touche à ma tenue et je me lisse les cheveux vers l'arrière.

Je surprends mes parents en grande conversation près de l'escalier. J'hésite un instant à rebrousser chemin lorsque Mère me fait signe de les rejoindre. Elle tire sur mes manches, puis défroisse l'arrière de mon pardessus.

— N'oublie pas, me dit-elle, qu'elles sont terriblement nerveuses. La priorité, c'est de les mettre à l'aise. Qu'elles se sentent comme chez elles.

— Comporte-toi dignement, m'enjoint Père. Souviens-toi de ton rang.

— Tu n'es pas obligé de prendre une décision dans

l'urgence. Très jolie, ta cravate.

— Écarte immédiatement celles qui ne te plaisent pas. Plus vite tu feras le tri, mieux ce sera.

— Sois poli.

— Sois déterminé.

— Parle avec elles.

— Ce n'est pas une plaisanterie, soupire Père. Ne l'oublie pas.

— Tu vas très bien t'en sortir, affirme ma mère avant de me serrer de toutes ses forces sur son cœur.

— Très bien, fils. Vas-y.

— Nous t'attendons dans la Salle des Banquets.

— Euh, oui. Merci.

J'attends quelques secondes, histoire de reprendre mon souffle. Je sais que mes parents débordent de bonnes intentions, mais ils n'ont réussi qu'à m'angoisser davantage. Je dois me rappeler que les Sélectionnées sont aussi fébriles que moi. À l'idée de revoir America je descends l'escalier comme une flèche, mettant le cap sur la Salle d'Apparat, au rez-de-chaussée. Je prends une profonde inspiration et je frappe à la porte, une fois, avant de l'ouvrir.

Là, derrière une rangée de gardes, m'attendent, sagement assises, les trente-cinq Sélectionnées. Les flashes crépitent, immortalisant les réactions des unes et des autres. L'espoir qui se lit sur ces visages féminins me fait sourire ; elles semblent heureuses, et cela atténue mon malaise.

— Votre Majesté.

Derrière moi je découvre Silvia, en pleine révérence. J'ai failli oublier qu'elle serait aussi présente ; elle est chargée d'enseigner les nuances du protocole aux nouvelles venues – comme elle me les a enseignées durant ma petite enfance.

— Bonjour, Silvia. Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais me présenter à ces jeunes femmes.

— Mais je vous en prie, répond-elle dans un souffle, en se pliant à nouveau en deux. Elle prend le décorum beaucoup trop au sérieux.

Du regard, je cherche une chevelure rousse. Mon attention est détournée par les bijoux qui scintillent au poignet de l'une, aux oreilles de l'autre, au cou d'une troisième. Je finis par débusquer America au fond de la salle, et elle pose sur moi un regard différent des autres. Je lui adresse un sourire, ce qui semble ajouter à sa confusion.

— Mesdemoiselles, je vais vous appeler une par une pour échanger quelques mots avec vous. Je parie que, comme le mien, votre estomac crie famine, donc je ne vous retiendrai pas très longtemps. Pardonnez-moi si je ne mémorise pas tout de suite votre prénom ; vous êtes assez nombreuses...

Certaines se mettent à pouffer et je me rends compte, à mon grand soulagement, que j'arrive à mettre un nom sur une majorité de visages. Je m'approche de la jeune femme assise tout au bout du premier rang et je lui offre ma main, qu'elle saisit avec enthousiasme. Nous allons prendre

place sur des sofas installés en prévision des entretiens individuels.

Par malheur, la Lyssa de la photo n'est pas plus avenante en chair et en os. Je lui accorde toutefois le bénéfice du doute.

— Bonjour, Lyssa.

— Bonjour Majesté, répond-elle avec un sourire caricatural.

— Dites-moi, le palais vous plaît-il ?

— C'est magnifique. Je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi superbe. Tout est vraiment magnifique. Oups, je radote, non ?

Je la rassure d'un sourire.

— Ne vous tracassez pas pour cela. Je suis ravi que l'endroit vous inspire autant. Que faites-vous dans la vie, Lyssa ?

— Je suis une Cinq. Née dans une famille de sculpteurs. En me promenant dans les couloirs, d'ailleurs, j'ai remarqué des œuvres incroyables. Absolument magnifiques.

— Merci. Combien de frères et sœurs avez-vous ?

J'essaie de m'intéresser à ses petites histoires, mais c'est peine perdue ; elle m'ennuie déjà. Au bout de quelques minutes d'une conversation inepte durant laquelle elle prononce le mot « magnifique » pas moins de douze fois, je sais que je ne vais pas faire ma vie avec elle.

Il est temps pour moi de passer à la candidate suivante, mais je ne veux pas maintenir Lyssa dans l'illusion. Je prends alors la décision de commencer mon choix, sans



attendre plus longtemps. Ce sera moins cruel pour les candidates rejetées, et Père en sera sans doute impressionné. Après tout, il a dit et répété qu'il veut me voir faire preuve de détermination.

— Lyssa, merci de m'avoir consacré ces précieuses minutes. Une fois que j'en aurai fini avec les autres candidates, vous voudrez bien rester un peu plus longtemps, afin que nous puissions reprendre le fil de cette discussion ?

— Mais bien sûr, répond-elle, toute rougissante.

J'ai bien l'impression qu'elle n'a pas compris où je veux en venir, et cela me met mal à l'aise. Nous quittons nos sofas respectifs.

— Auriez-vous l'obligeance, ma chère Lyssa, de demander à votre voisine de venir me rejoindre ?

Elle me salue d'une révérence, puis retourne à sa place et chuchote quelques mots à la jeune femme assise à côté d'elle. Celeste Newsome. Je la reconnais immédiatement. Impossible d'oublier pareil visage.

— Bonjour, mademoiselle Celeste.

— Bonjour, Votre Majesté, susurre-t-elle.

Elle s'incline. Je prends aussitôt conscience que plusieurs des Sélectionnées vont avoir une emprise sur moi. Peut-être vais-je me laisser charmer par toutes ces jeunes femmes et me retrouver confronté à un dilemme, le cœur fragmenté.

Je l'invite à s'asseoir face à moi.

— Je crois comprendre que vous êtes mannequin.

— C'est vrai. Pour des marques de vêtements, en règle générale. J'ai la silhouette idéale pour cela, paraît-il.

Elle n'exagère pas : elle est aussi bien proportionnée qu'une statue.

— Et votre métier vous plaît ?

— Beaucoup. La photographie a le pouvoir de rendre éternelle une beauté fugace.

— Je suis on ne peut plus d'accord. Vous l'ignorez peut-être, mais la photographie est une de mes passions.

— Vraiment ? Nous devrions travailler ensemble un de ces jours.

— Excellente idée.

Ah ! Voilà qui s'annonce sous les meilleurs auspices. En moins de dix minutes, j'ai rayé un nom de la liste et trouvé un terrain d'entente avec l'une des candidates.

J'aurais pu discuter une heure encore avec Celeste, mais le temps presse et le déjeuner est encore loin.

— Ma chère, vous me voyez navré de briser là mais je dois faire la connaissance de toutes les candidates ce matin.

— Évidemment. Il me tarde de poursuivre cette conversation, Votre Altesse.

Celeste, tout en se relevant, me lance une œillade... incendiaire, c'est le mot. Je me sens rougir jusqu'aux oreilles et tente de cacher mon trouble en inclinant la tête. J'inspire profondément à plusieurs reprises, afin de me concentrer sur la candidate suivante, lui accorder toute l'attention qu'elle mérite.

Bariel, Emmica, Tiny et plusieurs autres se succèdent

sur le sofa. Dans leur grande majorité, elles sont sympathiques, bien élevées. Mais aucune étincelle ne se produit.

C'est cinq candidates plus tard que la routine est bousculée. Alors que je m'apprête à accueillir la brune longiligne qui s'approche de moi, elle me tend sa main.

— Bonjour, je m'appelle Kriss.

Un instant, je reste abasourdi. Nous nous apprêtons à échanger une poignée de main. quand elle retire la sienne.

— Bon sang ! C'est une révérence que je dois faire ! grogne-t-elle. Quelle idiote. À peine arrivée, je fais une gaffe.

Elle s'excuse d'un sourire et je me liquéfie.

— Ne vous inquiétez pas, ma chère. Il y a eu bien pire.

— Vraiment ?

— Je ne vais pas rentrer dans les détails, mais oui. Vous avez fait un effort de politesse, au moins.

Elle s'assied, les yeux écarquillés ; elle se demande laquelle des candidates s'est montrée grossière avec moi.

— Kriss, parlez-moi de votre famille.

— Rien d'original. Je vis avec mes parents, qui sont tous les deux professeurs. J'aimerais enseigner moi aussi et j'écris un peu, à mes heures perdues. Je suis fille unique, et j'ai mis plusieurs années avant de l'accepter. Longtemps j'ai réclamé un petit frère ou une petite sœur à mes parents. Ils n'ont pas cédé.

J'esquisse un sourire. Je sais combien la solitude est dure à porter.

— Certainement parce qu'ils voulaient vous réserver tout leur amour.

— C'est l'excuse que vous ont donnée vos parents ?

Je me fige. C'est la première candidate qui s'intéresse à mon cas personnel.

— Pas tout à fait. Mais je comprends votre perspective.

Je veux retourner aux questions que j'ai préparées, mais elle me prend de vitesse.

— Ça va aujourd'hui ?

— Ça va. C'est un peu impressionnant.

— Le bon point, c'est que vous n'avez pas à porter ces robes.

— Imaginez la scène si je devais en porter une.

Mon rire fait écho au sien. J'imagine Kriss à côté de Celeste : le jour et la nuit. Il se dégage d'elle quelque chose d'équilibré, une spontanéité rafraîchissante. Notre tête-à-tête terminé, je n'ai d'elle qu'une impression très floue, car elle ne cesse de reporter la conversation sur moi, mais je devine qu'elle ne manque pas de qualités.

Presque une heure s'écoule avant que je ne revoie America. Entre-temps je me suis entretenu avec plusieurs options intéressantes – en y incluant Celeste et Kriss, qui auront sûrement la faveur de l'opinion. Cependant, la candidate qui la précède, Ashley, est l'antithèse de ce que j'attends de ma future femme, si bien qu'elle réussit à me les faire oublier. Lorsque America quitte son siège, je suis tout à elle.

Il y a une lueur de malice dans ses yeux. Je repense à la façon dont elle s'est comportée hier soir, à son caractère

indomptable. Je prends le parti de la plaisanterie :

— America, si je ne m'abuse ?

— En effet. Je sais que j'ai déjà entendu votre nom quelque part, Votre Altesse, mais pouvez-vous me rafraîchir la mémoire ?

— Avez-vous bien dormi, ma chère ?

Je joue avec le feu, j'en ai conscience.

— Je ne suis pas plus votre « chère » aujourd'hui qu'hier, mais oui, merci. Une fois calmée, j'ai dormi comme un bébé. Mes femmes de chambre ont dû me tirer de force du lit.

Elle me confie ceci comme elle m'avouait un secret.

— Je suis ravi de l'apprendre, ma ch... America.

Son sourire se volatilise et elle devient pensive.

— Écoutez, Votre Altesse, dit-elle en évitant mon regard, je souhaiterais faire amende honorable pour mon comportement d'hier soir. Avant de m'endormir et après mûre réflexion, j'ai compris que vous n'êtes pas responsable de cette situation, aussi exceptionnelle soit-elle à mes yeux. Ce n'est pas vous qui m'avez entraînée là-dedans. Par ailleurs, vous avez été adorable alors que je me suis montrée, on peut le dire, odieuse.

Elle secoue la tête, comme indignée par son propre comportement, et les battements de mon cœur s'accélèrent.

— Vous auriez pu m'expulser hier soir, vous ne l'avez pas fait. Et je vous en remercie, conclut-elle.

Sa sincérité m'émeut.

— America, depuis le début vous avez joué franc jeu

avec moi. C'est une qualité que j'admire profondément, et je vais vous demander d'être assez aimable pour répondre à une question, une seule.

Elle accepte, non sans hésitation.

— Vous dites que vous êtes ici par erreur, j'en déduis que vous n'avez pas envie de prendre part à la Sélection. Existe-t-il une chance, même infime, que vous développiez à l'avenir des... sentiments envers moi ?

Il s'écoule une éternité avant qu'elle me réponde, et j'essaie de me convaincre qu'elle me fait languir par souci de ne pas paraître trop empressée.

— Vous êtes très gentil, Votre Majesté...

Certes.

— ... et séduisant...

En effet.

— ... et attentionné...

N'en jetez plus ! Je crois bien que je l'ai séduite.

J'affiche un sourire que j'imagine parfaitement stupide.

Quel nigaud je fais.

— ... mais pour des raisons qui m'appartiennent, j'ai bien peur que ce soit impossible, conclut-elle d'une voix étranglée.

Pour la première fois, je remercie intérieurement Père de m'avoir appris à contrôler mes émotions, parfois de la manière forte.

— Pouvez-vous être plus claire ?

— Je... je crains que mon cœur ne soit déjà pris.

Des larmes perlent alors au coin de ses paupières.

— Oh non, pas de larmes ! Je suis désarmé devant une

femme qui pleure !

Elle éclate de rire et s'essuie les yeux. Cela ne m'étonne pas, au contraire, que quelqu'un l'attende dans sa province. C'était prévisible. Un jeune homme intelligent a dû jeter très tôt son dévolu sur une personne d'aussi grande qualité. Comment diable s'est-elle retrouvée ici, je l'ignore, mais cela ne me regarde pas.

— Souhaitez-vous que je vous renvoie chez vous, afin que vous puissiez retrouver au plus vite celui qui a gagné votre amour ?

— Là est le problème... Je ne veux pas rentrer chez moi.

— Tiens donc ?

Si elle ne veut pas de moi, si elle ne veut pas de lui, que veut-elle, nom d'un chien ?

— Puis-je être honnête avec vous ? Il faut que je reste ici. C'est une nécessité pour ma famille. Si vous m'autorisez à rester une semaine, mes proches profiteraient d'une manne...

— Une manne financière, vous voulez dire ?

Elle ne se bat pas pour la couronne, mais je possède quand même quelque chose qu'elle convoite.

— Oui. Et il y a... certaines personnes que je ne peux pas supporter de revoir...

Le déclic se produit enfin en moi. Ils ne sont plus ensemble. Elle a toujours des sentiments pour lui, mais leur histoire appartient au passé. Je comprends ce qu'elle éprouve. Si je pouvais échapper aux pressions de ma

charge ne serait-ce qu'une semaine, je sauterais sur l'occasion.

— Si vous m'autorisez à rester au palais, même quelques jours, Votre Majesté, je vous propose un marché. Voilà qui devient intéressant.

— Un marché ?

Elle se mord la lèvre.

— Si je reste... Bon, très bien, écoutez. En tant qu'Altesse Royale, avec notre pays à gouverner, vous n'avez pas une minute à vous. Vous êtes censé trouver le temps de passer au crible trente-cinq, ou plutôt trente-quatre, prétendantes ? C'est beaucoup vous demander, vous ne trouvez pas ?

Sa réflexion prend l'apparence d'une plaisanterie, mais la vérité est qu'elle a mis dans le mille avec une précision déconcertante.

— Cela ne vous arrangerait pas d'avoir une alliée dans la place ? Un soutien ? Une amie, en quelque sorte ?

— Une amie ?

— Oui. Laissez-moi rester au palais, et je vous apporterai mon aide. Je serai votre amie. Vous n'aurez pas à me faire la cour, c'est un souci en moins. Déjà vous savez que je ne vous considère pas comme un mari potentiel, mais vous pourrez me parler à tout moment, comme bon vous plaira, et je vous épaulerai du mieux possible. Vous m'avez dit hier soir que vous recherchez une confidente. Je pourrai tenir ce rôle, et ensuite je passerai le relais à votre future épouse. Si c'est ce que vous souhaitez.



Si c'est ce que je souhaite... je pourrai apporter mon aide à son jeune femme. Et peut-être même profiter de sa présence un peu plus longtemps. Père serait malade, bien entendu, d'apprendre que l'une des candidates va espionner les autres pour mon compte... Le projet n'en devient que plus séduisant.

— J'ai discuté avec toutes les jeunes filles présentes dans cette pièce, ou presque, et aucune ne vous arrive à la cheville. Je serais ravi de vous garder auprès de moi.

America se détend à vue d'œil. Même si je sais que je ne gagnerai jamais ses affections, je n'ai pas l'intention d'abandonner la partie.

— Pensez-vous que je pourrai un jour vous appeler « ma chère » ?

— N'y comptez pas trop.

Voilà qui sonne comme un défi.

— Ce n'est que partie remise. Je ne suis pas du genre à baisser les bras.

— Vous avez donné un petit nom affectueux à chacune ? demande-t-elle en désignant les autres candidates, une grimace agacée sur le visage.

— Oui, et elles n'avaient pas l'air de s'en plaindre.

— Et c'est justement pour cette raison qu'à moi, ça ne me plaît pas.

Elle me défie d'un sourire et en se relevant, coupe court à notre tête-à-tête. C'est la première à interrompre ainsi notre échange. J'incline légèrement la tête, elle se

fend d'une révérence approximative et s'éloigne.

Je compare mentalement America aux autres Sélectionnées. Elle est charmante, quoique brut de décoffrage. Elle n'a pas conscience de sa beauté, une beauté qui sort des schémas classiques, ni de l'impact qu'elle peut avoir sur les gens. Elle n'a pas vraiment l'allure d'une princesse, même si sa fierté a quelque chose de royal. Sans oublier que je n'éveille rien en elle, ni désir, ni sentiment. Et pourtant, je n'arrive pas à me défaire de l'envie de gagner son cœur.

Ce que m'offre la Sélection, c'est la possibilité de me lancer à la conquête d'America.

# Table des matières

Titre	4
Copyright	5
Chapitre 1.	6
Chapitre 2.	17
Chapitre 3.	24
Chapitre 4.	31
Chapitre 5.	38
Chapitre 6.	53